

De la dynamite prête à exploser, un gros camion, Yves Montand en débardeur, Charles Vanel mazouté et Henri-Georges Clouzot qui filme le chemin de croix comme un mort de faim. Retour aux origines d'un monument.

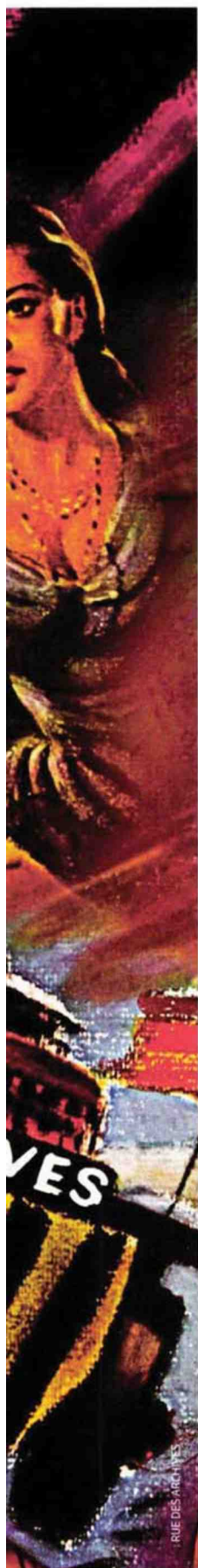
✱ PAR THOMAS BAUREZ

Tandis que tous deux agonisent, de Charles Vanel, on ne voit que le blanc des yeux. Son visage noir de mazout repose sur l'épaule nue d'Yves Montand en débardeur ruisselant de sueur. L'habitacle du camion est devenu un sanctuaire où deux mâles en bout de course se soutiennent, essaient de tenir le coup malgré tout. Tout ? La chaleur écrasante dans un coin reculé d'Amérique du Sud, les inévitables pépins physiques qui rappellent l'étendue du calvaire, le moral dans les chaussettes de se savoir parias au milieu de ce grand nulle-part, et surtout la route cabossée qui menace de faire exploser à chaque embardée les quatre cents kilos de nitroglycérine entreposés à l'arrière du poids lourd. Dans cet espace confiné, où le temps est suspendu, jamais tendresse entre deux hommes n'a paru aussi émouvante à l'écran. Le noir et blanc très contrasté accentuant un peu plus la puissance secrète des sentiments. Montand et Vanel sont Mario et Jo, deux Français expatriés dans un trou paumé du Mexique ou du Venezuela, peu importe. Las Piedras est une ville fantôme qui n'est répertoriée sur aucune carte. C'est là qu'une compagnie pétrolière américaine a posé ses derricks et emploie une main d'œuvre bon marché. L'embrasement d'un puits de pétrole oblige la firme à organiser une mission suicide et faire convoier des explosifs jusqu'au lieu du carnage. *Le salaire de la peur*, d'Henri-Georges Clouzot, adapté d'un roman d'aventures de Georges Arnaud, sortit en 1953 et cumula cette année-là un Ours d'or à Venise et une Palme d'or à Cannes, doublée d'un Prix d'interprétation masculine pour Charles Vanel. Le film sort aujourd'hui dans une version restaurée en Blu-ray et DVD. Il est sans aucun doute l'acmé de la filmographie d'un des plus grands cinéastes français. L'un des plus controversés aussi. Tyrannique, colérique, obsessionnel, jaloux, le seul nom de Clouzot (1907-1977) – à l'image de ceux d'Hitchcock ou de Melville par exemple – traîne derrière lui une mauvaise répu-

tation légendaire. Celles et ceux qui ont subi ses foudres sur un tournage avec plus ou moins de docilité constituent le gratin du cinéma français : Bardot, Schneider, Signoret, Juvet, Fresnay, Reggiani, Montand, Vanel... (un coffret quasi intégral de son œuvre est également disponible chez TF1 vidéo). Qui a dit qu'un cinéaste devait forcément être docile ? Parmi les nombreuses anecdotes, on retiendra celle dite du canari, qui démontre à la fois l'esprit cassant du bonhomme et cet humour froid capable de refroidir les plus aguerris. Nous sommes en 1960, Clouzot fait passer des essais à Paul Meurisse pour *La vérité* car il hésite à l'engager à nouveau sur un film. Les deux hommes ont déjà tourné ensemble *Les diaboliques*. L'acteur se souvient encore des innombrables heures passées au fond d'une baignoire à attendre que le cinéaste soit satisfait d'une prise. Meurisse, pince-sans-rire : « Puis-je vous demander si cette hésitation est le résultat d'une répulsion physique à mon endroit ? » Réponse sèche de Clouzot : « Vous avez la sale manie d'arriver en studio en sachant votre texte et la façon dont vous allez le jouer. Vous allez acheter une cage à oiseaux avec un canari. Vous l'accrocherez au mur de votre chambre et vous apprendrez votre texte en tenant votre scénario d'une main et en donnant à manger au canari de l'autre. »

MONTAND EN MÂLE DOMINANT

En 1952, quand Clouzot prépare *Le salaire de la peur*, Yves Montand est un roi du music-hall. Il s'est juré de ne plus jouer les acteurs de cinéma. *Les portes de la nuit*, de Marcel Carné, tourné six ans auparavant, a été un enfer : « Je ne comprenais ni ce que je disais ni ce que je faisais. » Restent tout de même les feuilles mortes qui se ramassent à la pelle. Les souvenirs et les regrets aussi. Pour séduire le chanteur, le cinéaste doit donc se muer cette fois en petit chaton. Montand, finalement tenté par la grande aventure, fera déplacer un tournage initialement prévu dans l'Espagne de Franco en Camargue. L'apprenti comédien tellement désiré peut





Les difficultés de tournage, dont les pluies diluviennes, fusionnent avec la fiction.

LA CAMÉRA DE CLOUZOT S'ÉCHINE À FAIRE TOMBER LES MASQUES POUR METTRE CHACUN FACE À SON VRAI VISAGE. ET TANT PIS SI C'EST CELUI DE LA MORT.

tout se permettre. Le tyran, lui, aura beau hurler, il trouvera toujours sur sa route une incroyable résistance. Du coup, c'est Charles Vanel, acteur alors vieillissant et en perte de vitesse, qui fera les frais des sautes d'humeur du despote. Ce rapport de force saute aux yeux, jusque dans la façon qu'aura Clouzot de présenter à l'écran les différents protagonistes. Montand, en marcel au ras des tétos, le corps athlétique, affirme d'emblée la position de mâle dominant. Ses manières encore un peu gauches ne demandent qu'à s'améliorer et la mission qui s'annonce

sera sans nul doute le moyen d'accomplir sa mue de sur-homme. Dans le petit bar de Las Piedras, son personnage un brin désinvolte et sautillant regarde avec des yeux pleins d'envie une jeune serveuse offerte à ses charmes (Véra Clouzot, la femme du cinéaste, qui succombera à une crise cardiaque quelques années plus tard, à 46 ans) ondulant sa silhouette sur le carrelage. Plongée, contre-plongée. La mise en scène maniaque et géométrique valorise les forts et écrase un peu plus les faibles. Elle sait aussi se monter sournoise. Ainsi, Vanel débarque à l'écran tel un chef

mafieux en voyage d'affaires. Bedonnant, chapeau sur la tête, il dévale sûr de lui les marches de l'avion. Cette fanfaronnade n'est, en réalité, qu'un leurre et le film va s'employer à mater ses trop belles manières. On touche là à l'essence même du cinéma de Clouzot, peuplé d'hommes mais aussi et surtout de femmes, perdus – consciemment ou pas – dans une existence en trompe-l'œil. La caméra-démiurge s'échine à faire tomber les masques pour mettre chacun face à son vrai visage. Et tant pis si c'est celui de la mort. Ce pessimisme apparent, Clouzot l'associe avant tout à son art : « Le cinéma est une invention permanente. Le jour de son invention définitive sera aussi le jour de sa mort. » On aurait cependant tort d'y voir l'affirmation d'une défaite. Dans sa recherche de perfection, le cinéaste n'espère pas tant un absolu que la perpétuation d'un doute. Clouzot, qui a débuté sa carrière dans les années 30 avant de raccrocher les gants à la fin des 60's, n'aura cessé, jusqu'à épuisement, d'expérimenter les formes.

SOMBRES HÉROS D'UN TRIP SADO-MASO

Le tournage du *Salaire de la peur* dans le Sud de la France est forcément épique, avec des pluies diluviennes et des torrents de boue comme signes prophétiques de la colère des dieux. Jamais la Camargue n'avait connu un tel déluge en plein mois d'août. Les producteurs jonglent avec l'argent des assurances, les décors vacillent, les interprètes attendent et les camions essaient tant bien que mal de se frayer un chemin au milieu des décombres. Les difficultés de tournage infusent dans la fiction et font corps avec les sombres héros au bord de l'explosion. Il en résulte un film moite, vénéneux, fiévreux... Témoin, cette séquence horrique où Vanel, totalement immergé dans une mare de pétrole, voit le camion s'avancer sur lui. Son regard supplie un Montand devenu maléfique d'arrêter le massacre. La scène vire à la torture mentale et physique. Au trip sado-maso. Vanel sort de ces eaux poisseuses tel un revenant halluciné. Un zombie. Mais avant le film de Clouzot, puis de l'Américain William Friedkin qui en signa un relecture dans les 70's, il y a d'abord un roman et surtout un écrivain au destin aussi sombre que rocambolesque : Henri Girard, alias Georges Arnaud, en hommage à son père massacré à la serpe dans son château d'Escoire (Dordogne) sous

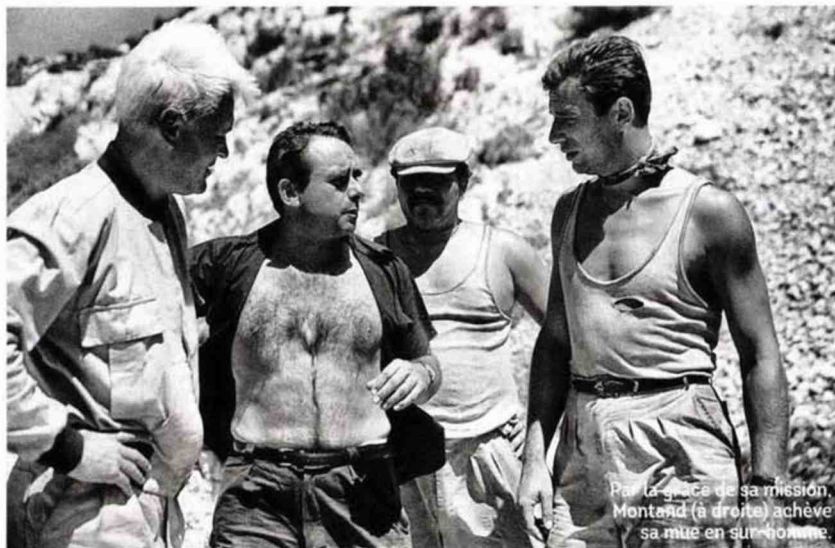
l'Occupation. Le fils, accusé du meurtre puis acquitté, va bourlinguer un peu partout et dilapider la fortune familiale avant de se refaire avec l'écriture du *Salaire de la peur*. Cette vie qui en contient plusieurs est magnifiquement racontée par Philippe Jaenada dans son roman-enquête, *La serpe* (éd. Juillard), où l'on apprend notamment qu'Hitchcock était d'abord sur les rangs pour adapter son livre, mais que, par chauvinisme, Arnaud en décida autrement. Cela n'a pas empêché l'écrivain et Clouzot de se détester. Il faut (re)lire *Le salaire de la peur* – ré-édité chez Juillard – ne serait-ce que pour sa vitalité toute... cinématographique. Dans les dernières pages du récit, on peut

lire : « La Piedras, seize kilomètre. La dernière descente s'amorce ici. Vertige, voltige de la course de montagne. Coups de frein, d'embrayage, de volant. La masse du truck s'engage, penche, rétive, à contre-courant, vers l'extérieur du virage, perd l'adhérence, la retrouve, se rue vers la sortie de la courbe. Plus vite, nom de Dieu, plus vite ! » Henri-George Clouzot a respecté mot pour mot le dynamisme de cette course folle. Il a juste placé *Le beau Danube bleu*, de Johann Strauss, par-dessus. Et c'est magnifique. ■

Blu Ray/Dvd • D'Henri-Georges Clouzot • Avec Yves Montand, Charles Vanel... • TF1 Vidéo • Dispo • Exposition « Le mystère Clouzot » à la Cinémathèque, du 8 novembre 2017 au 29 juillet 2018.



La mise en scène écrase les plus faibles, ici Vanel (à gauche).



Par la grâce de sa mission, Montand (à droite) achève sa mue en surhomme.

1953

CETTE ANNÉE-LÀ...



22 JANVIER

Naissance du cinéaste Jim Jarmusch.



19 MARS

Jeux interdits, de René Clément reçoit l'Oscar du Meilleur film étranger.



27 MARS

Sortie de *Sous le plus grand chapiteau du monde*, de Cecil B DeMille, plus gros succès de l'année au box-office.

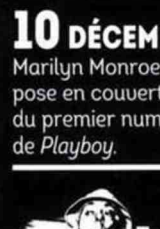
3 AVRIL

Décès du cinéaste Jean Epstein à l'âge de 56 ans.



15 AVRIL

Charlie Chaplin quitte les États-Unis pour la Suisse.



10 DÉCEMBRE

Marilyn Monroe pose en couverture du premier numéro de *Playboy*.

16 DÉCEMBRE

Les vacances de Mr Hulot, de Jacques Tati reçoit le Prix Louis Delluc.